

SALAMINE

Salamine est une île du golfe d'Attènes qui donna son nom à une victoire de Thémistocle sur les Perses, l'an 480 avant Jésus-Christ. J'ai toujours pensé que la divine imagination des Grecs, qui embellissait tout, a embelli cette bataille fameuse. Pourtant, je me refuse à suivre ce professeur de Goettlingue, à moins que ce ne soit d'Iéna, qui réserve son opinion sur Salamine jusqu'à la découverte du communiqué, encore inconnu, des Perses.

peut pas vivre éternellement d'une gloire déjà vieille de plus de vingt-quatre siècles. Il faut rafraîchir Salamine. C'est ce qu'avaient compris le grand Crétois Venizelos et, avec lui, l'immense majorité du peuple grec. Ils ont aussi d'autres vues d'avenir. Quand on a plaidé pendant pas mal d'années la cause d'un peuple cruellement opprimé, à la suite des plus nobles esprits du dix-neuvième siècle, un Lamartine et un Gladstone, on éprouve quelque tristesse à voir la Bulgarie chercher à devenir la Grande Bulgarie par une guerre à la fois fratricide et parricide. Quand on a appris à lire dans les Orientales et que,

plus tard, on a vu à l'œuvre les Grecs d'Asie, il est plus triste encore de voir la Grèce hésiter à devenir la plus Grande-Grece dans une bataille aux côtés des peuples qui l'ont libérée.

On n'ignore plus dans les chancelleries ce que l'empereur allemand a promis au tsar des Bulgares: non seulement toute la Macédoine, mais encore la Thrace avec Constantinople. Il n'a pas été trop malaisé de persuader aux Jeunes-Turcs, par des raisons sonnantes, qu'un empire, asiatique et égyptien, administré par les Allemands, serait bien mieux leur affaire. Voilà ouverte, sur la carte, la grande voie allemande des villes hanséatiques à Bagdad. Mais qu'a-t-il pu promettre à la Grèce sinon d'étendre à nouveau, comme aux temps du roi Othon, une épaisse couche de chaux sur le Peloponèse et sur l'Attique?

Les cyniques, de beaucoup les plus bornés entre tant de politiques à court terme, ne se lassent pas d'admirer le double et le triple jeu allemand dans la péninsule balkanique: offrir aux uns et aux autres, successivement ou simultanément, comme récompense, les mêmes territoires et les mêmes populations, dont on dispose comme d'un bien immeuble ou d'un détail.

On ne se défend pas de reconnaître l'activité de la diplomatie allemande: elle contraste assez vivement avec les lenteurs orientales. Elle poursuit très ostensiblement un grand but politique, qui n'est rien de moins que la substitution, dans tous les pays du Levant, de l'hégémonie allemande à notre antique protectorat et aux plus récentes influences anglaises. — Voilà bien longtemps que je dénonce cette ambition: du jour lointain où je découvris pour la première fois, dominant le Bosphore, l'immense caserne de l'ambassade allemande à Constantinople. — Elle a des rapports de beaucoup plus étroits qu'on ne pense, alors même qu'on s'en inquiète le plus, politiques et militaires, avec la guerre.

Cette guerre que l'Allemagne avait conçue comme une foudroyante et triomphale attaque brusquée, — si elle avait pu prévoir ce que la guerre deviendrait, elle ne s'y serait point engagée. — elle ne peut plus la soutenir que par des coups de théâtre répétés qui parlent aux imaginations et aux appétits de ses peuples, et qui en font apercevoir la fin prochaine. Paris d'abord, puis Calais, puis Varsovie, puis la guerre sous-marine, destruction du commerce britannique, puis la marche sur Petrograd et l'encercllement des armées russes. Tout cela a raté. La Marne a sauvé Paris, et l'Yser, Calais, Varsovie, qui devait attarder la Russie, l'a dressée tout entière. La flotte britannique a envoyée tant de sous-marins dormir dans les profondeurs, que l'Allemagne a pu capituler à bon compte devant la sommation, devenue enfin impérieuse, de l'Amérique. Et non seulement les armées russes n'ont été ni enveloppées, ni détruites, mais elles ont arrêté les offensives allemandes et dans le même temps qu'elles disent à l'invasion germanique: "Tu n'iras pas plus loin," nous remportons, les Anglais et nous, ces victoires de Champagne et d'Artois qui sont à la fois, si l'on peut dire, physiques et morales, par l'importance du succès tactique et par le retentissement de la magnifique bataille.

Alors nouveau coup de théâtre: l'annonce aux Turcs de l'arrivée prochaine d'immenses armées allemandes, la trahison des Bulgares, le second départ du Richelieu grec. On a échoué sur le champ de bataille russe. On a été battu sur le front occidental. On tourne les yeux allemands vers la vallée du Danube et les Balkans.

Allemands, reste l'action principale. S'ils disent, en y insistant, que le chemin de Constantinople passe par la Pologne, ils savent que d'autres chemins y mènent aussi, qui passent par l'Artois et par la Champagne. Leurs furieux efforts contre les plus récentes positions que nous avons emportées parlent pour eux.

Mais l'Entente connaît les devoirs que lui impose l'Entente austro-allemande, avec le concours des Bulgares, contra les Serbes. Nous sommes, les Anglais et nous, à Salonique, et nous y restons. Les impudentes naïvetés de la presse allemande sur la prétendue violation de la neutralité grecque se réfutent d'elles-mêmes. C'est avec le concours des autorités hellènes, qui s'impatientaient déjà de ne pas les voir, que nos troupes ont débarqué de leurs vaisseaux et se sont embarquées en chemin de fer. Elles sont arrivées en Serbie où elles ont été acclamées, où d'autres vont les rejoindre, ou ils reculeront devant lui.

Et je ne désespère pas de la Grèce. Les Byzantins, qui étaient des Grecs dégénérés, n'auraient pas mieux disputé que certains hégédes sur le "casus fœderis" d'un pacte d'honneur qui joue si les Serbes sont attaqués seulement par les Bulgares, et qui ne joue pas s'ils le sont par les Bulgares et les Austro-Allemands. Mais le jour est peut-être plus proche qu'on ne croit où il apparaîtra au gouvernement d'Attènes que les forêts et les montagnes de la Schoumadia, où nous allons porter notre aide aux Serbes, ce sont les Thermopyles de la Grèce contre une invasion autrement redoutable que celle des Perses.

POLYBE.

F. J. BUISSON
3212-16 RUE NORD LIBERTE.
Tous Travaux dans le Plombage et Chauffage par la Vapeur.
Téléphone Hemlock 28.

Concours de L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

A la demoiselle ou à la dame qui procurera le plus grand nombre de nouveaux abonnés à notre journal, L'Abeille de la Nouvelle-Orléans offrira

Un Superbe Victrola

sortant du magasin de Collins-Pfleger Piano Co., No. 144 rue Baronne, où, dès à présent, le public est admis à l'admirer.

Un Second Prix

consistant en une

Pièce d'Or de Dix Dollars

sera pareillement offert à la dame ou à la demoiselle dont les résultats en nombre se rapprocheront de plus près à ceux attribués au premier prix.

La Clôture du Concours aura lieu le 23 Décembre, 1915 à midi juste

Pour prendre part au concours il sera indispensable de se faire préalablement inscrire aux bureaux du journal, No. 520 rue Conti.

Habillez vous confortablement

PAR CES matinales froides et humides approchez une allumette à un "PERFECTION OIL HEATER" et dans cinq minutes la chambre à bain est chauffée comme vous le désirez.

Pourquoi souffrir du froid quand ce poêle portatif si peu coûteux est toujours prêt à rendre confortable et chaude la chambre à coucher, l'antichambre, et toute la maison? Vous pouvez obtenir plus de chaleur de votre Perfection Heater si vous vous servez de

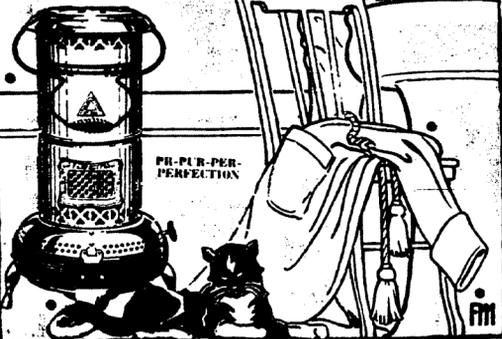
STANOCOLA BURNING OIL

C'est une huile sans fumée et sans odeur. Un gallon de "Stanocola" donne dix heures de confort, et nous la livrons à votre porte dans des bidons propres, commodes, et qui ne coulent pas. Guettez les wagons Stanocola.

STANDARD OIL CO. OF LA. (Nouvelle-Orléans)

Insistez sur le "PERFECTION OIL HEATER" et regardez pour la marque de fabrique en triangle. Si votre marchand ne peut pas vous en fournir écrivez-nous directement.

Premier Prix à l'Exposition Panama-Pacifique.



PERFECTION SMOKELESS OIL HEATERS

En faisant vos commandes mentionnez l'Abeille, S. V. P.

FEUILLETON DE L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

No. 13 Commencé le 14 novembre 1915

Le Triomphe de l'Amour

Par MADAME (Suite)

Aux riches colonies dans lesquelles vous déversez le trop plein de vos parias, répondit Berthe. Le misérable à cette éclaircie devant les yeux, les Indes avec ses richesses fabuleuses, l'Australie, un pays neuf, dont les terres appartiennent à qui veut les cultiver. Votre vie très restreinte fait que chacun sait, dès sa naissance, que le sol peut lui manquer, et l'on s'habille à l'économie. Il n'y a pas de noblesse dans ce genre de vie. L'homme ne peut pas se vanter d'être cultivé par des terres qui ne sont que des champs à défricher. Non, l'homme n'est pas cultivé. Sa vie y est tout entière. Il ne com-

prendrait pas qu'il put vivre autre part, et plutôt que l'émigration, il préfère la misère et la mort.

C'est bien cela, dit Richard. Je suis sûr de ce sujet tout à fait d'accord avec vous.

Frédéric qui avait lancé la conversation sur ce terrain brûlant y avait à peine pris part, mais il l'avait avidement écoutée. Que dit de cela M. le comte Frédéric de Rupempré, demanda Yvonne qui le voyait songeur, et au fond, était ravie, de voir son grand oncle abasourdi.

Moi, je tiens au passé par toutes les fibres de mon être, répondit-il à son ton de grand seigneur, et je n'accepterai jamais — me fût-il pleinement démontré — que le présent l'emporte sur l'état que 80 a abrégé.

Détruit, rectifia doucement Berthe. Non, pas détruit, seulement abrégé, répéta-t-il avec opiniâtreté. De sorte qu'il vous paraît juste que l'infirme minorité gouverne la majorité, demanda M. Berger? Oui, si cette minorité est plus intelligente que la majorité, si elle a reçu de la nature des dons particuliers pour faire. Qui le prouvera, dit M. Berger. Vos parchemins? Sans connaître l'histoire aussi bien que ma fille, je sais que la noblesse s'est souvent recrutée dans les alcôves des rois. Est-ce là qu'on puise les grandes vertus nécessaires pour conduire un peuple. Je sais bien qu'il n'en a pas toujours été ainsi, qu'il en est qui ont conquis leurs ter-

res sur les champs de bataille en défendant leur pays contre ses ennemis. Mais un homme de génie avoir des nullités pour descendants, comme un libertain peut donner le jour à des enfants vertueux. Il est donc juste le sage de juger chacun selon ses œuvres et non par celle de ses ancêtres.

Pensez-vous que si l'industrie avait ses titres, que, dans quelques siècles, un enfant sorti de moi et qui pourrait n'être qu'un désolé, devrait, parce que moi, j'ai établi une excellente fabrique qui a prospéré être forcément propre à diriger des ouvriers? Ce serait une prétention ridicule. La vôtre ne l'est pas moins. Vous tenez au passé parce que vous en vivez, mieux vaudrait se rallier au présent et le faire vivre.

Quant on nie Dieu, on peut nier le droit divin, répliqua Frédéric, qui aurait été bien empêché de faire une réponse logique. Ah! voilà, dit Berthe. Quand le nom de Dieu a été prononcé toute discussion doit être clos. Plus de réflexion à faire. C'est avec ce mot-là qu'on met le fouet aux mains des bourreaux, qu'on attache les corps sur la roue et qu'on les arrose de plomb fondu. C'est avec ce mot qu'on dit à l'esclave, cesse d'être homme, au serf, travaille pour autrui et crève de faim. L'homme, à l'ouvrier, grossit la fortune du maître de son dévouement, afin que rien ne manque à ses jouissances. Ah! si ce Jésus auquel vous feignez de croire, revenait sur la terre, comme il vous flagellerait de son fouet ven-

geur, vous, les sépultures blanchies qui l'avez étouffé sur la croix.

Un mirabeau en robe blanche, dit Yvonne.

Je vous admire, Mademoiselle, dit Richard, en lui pressant la main. Vous êtes l'avocate de ceux qui n'en ont pas, et vous avez le courage de vos convictions.

Je t'aime, ma Berthe, lui dit Yvonne. Je t'aime parce que tu as du cœur. Si j'étais autre chose qu'un oiseau chanteur, comme tu avais autrefois l'habitude de m'appeler, j'adopterais tes doctrines et m'efforcerais de les faire prévaloir.

Venez passer une saison chez nous, dit l'amée des demoiselles. Raifort, vous verrez que malgré nos parchemins nous les mettons en pratique. Dans notre maison personne n'est oisif et nous nous efforçons de rendre nos serviteurs aussi heureux que nous-mêmes. C'est vrai, dit gravement Richard. Les deux autres demoiselles Raifort approuvèrent d'un signe de tête et dirent qu'elles seraient bien heureuses de faire les honneurs de leur castel à Berthe et à sa famille. Mon père aurait bien du plaisir à s'entretenir avec vous, Mademoiselle, dit la plus jeune. Il aime tant les discussions politiques et l'histoire à tant d'attrait pour lui. Frédéric ne pouvait rester muet au milieu de ce concert de louanges. Je t'en prie comme vaincu, dit-il d'un ton qui démentait ses paroles. Vous êtes une rude jouteuse; je le sa-

vois déjà. J'ai voulu vous mettre aux prises avec sir Richard et c'est sur moi que sont retombés les coups les plus rudes. Je supporte la peine de mon imprudence.

Mme Berger avait écouté en silence cette discussion qui l'avait terrassée. Elle s'étonnait à bon droit de voir sa fille toujours si réservée, lancer ses foudres contre ces Rupempré connus par leur orgueil et leur attachement à un régime disparu, et se demandait où elle avait puisé l'étonnant courage de les attaquer en leurs trois divinités: le trône, l'autel et la noblesse.

Ma foi, elle a bien fait, se disait M. Berger. Il est bon que quelqu'un ait le courage de mettre la main sur la vérité. Ce qu'il a entendu le fera peut-être réfléchir. Berthe le pensait également, mais elle se dit tout à coup: Je les ai appelés des sépultures blanches, et c'est avec vérité. Or, qu'y a-t-il dans un sépulture? De la cendre que les vérités les plus brillantes ne sauraient ranimer. Il avait été convenu que l'après-midi serait employé à la recherche d'une villa pour la famille Raifort. On leur avait dit que beaucoup étaient déjà louées et qu'ils devaient se hâter pour en trouver une à leur convenance. Ce fut plus difficile qu'on ne croyait de mettre la main sur une maison qui fut convenable sous tous les rapports. Les uns étaient beaucoup trop grandes, les autres trop petites. Celle-ci était trop éloignée, telle autre trop près de la mer ou de la ville. Enfin on en découvrit une qui convenait as-

sez bien. J'ai voulu vous mettre aux prises avec sir Richard et c'est sur moi que sont retombés les coups les plus rudes. Je supporte la peine de mon imprudence. Mme Berger avait écouté en silence cette discussion qui l'avait terrassée. Elle s'étonnait à bon droit de voir sa fille toujours si réservée, lancer ses foudres contre ces Rupempré connus par leur orgueil et leur attachement à un régime disparu, et se demandait où elle avait puisé l'étonnant courage de les attaquer en leurs trois divinités: le trône, l'autel et la noblesse. Ma foi, elle a bien fait, se disait M. Berger. Il est bon que quelqu'un ait le courage de mettre la main sur la vérité. Ce qu'il a entendu le fera peut-être réfléchir. Berthe le pensait également, mais elle se dit tout à coup: Je les ai appelés des sépultures blanches, et c'est avec vérité. Or, qu'y a-t-il dans un sépulture? De la cendre que les vérités les plus brillantes ne sauraient ranimer. Il avait été convenu que l'après-midi serait employé à la recherche d'une villa pour la famille Raifort. On leur avait dit que beaucoup étaient déjà louées et qu'ils devaient se hâter pour en trouver une à leur convenance. Ce fut plus difficile qu'on ne croyait de mettre la main sur une maison qui fut convenable sous tous les rapports. Les uns étaient beaucoup trop grandes, les autres trop petites. Celle-ci était trop éloignée, telle autre trop près de la mer ou de la ville. Enfin on en découvrit une qui convenait as-